

Pierre Boulez

1925 – 2016

Baden-Baden, 5 janvier, Boulez n'est plus...

Épargnons-lui — épargnons-nous — la disgrâce des éloges funèbres de convention, ensevelissant le défunt sous une avalanche — que dis-je : *un tsunami* de formules toutes faites destinées à mieux étouffer son ultime pouvoir d'irradiation.

L'ère des pourfendeurs de la routine et de la sclérose artistiques serait-elle close ? Quelques témoins des années turbulentes, et non des moindres, survivent aux illustres disparus : Yves Bonnefoy, Armand Gatti, Michel Butor, non moins que Robert Wangermée, Klaus Huber, György Kurtág, Betsy Jolas, Pierre Henry, Michel Fano, n'ont encore dit leur dernier mot, que je sache.

Entendons-nous bien : Boulez fut et restera l'une des figures majeures du renouveau de la musique occidentale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : le catalogue de ses œuvres est là pour en témoigner, nonobstant l'obstination de certains esprits chagrins toujours prêts à en dénigrer la valeur, quelles que soient les preuves du contraire. Il n'est pas le seul, tant s'en faut — mais il est *autre*. Enumérer ses pairs se réduirait à un catalogue de noms illustres, aussi insipide que l'oraison à laquelle nous nous refusons à nous livrer, et d'infliger à sa mémoire.

Peut-être n'aura-t-il manqué à sa lucidité extrême que la faculté de se résigner à la triste réalité : l'espoir tant entretenu d'inscrire la conscience de la modernité musicale au sein de l'industrie culturelle de masse, tous genres confondus, cède plus que jamais à la pléthore des moyens de reproduction mécanique. Imposer Webern à la consommation médiatique courante représente un effort gigantesque — effort qui aura finalement eu raison de son infatigable énergie, au prix de la vue et de la vie. Il devait à la musique, *il se devait à lui-même* de s'imposer le

constat de l'incompatibilité de l'effort d'approfondissement de la recherche fondamentale, avec celui d'élargissement de l'audience internationale, à laquelle il aspirait envers et contre tout.

Cela ne retire rien, faut-il le préciser, à la grandeur de son œuvre et de son action, en tous points exemplaires. À ses successeurs de se montrer à la hauteur de la tâche qu'il leur a transmise, et qu'il leur incombe désormais d'assurer.

En lieu et place d'adieu, je ne saurais lui dédier que cette parole d'Yves Bonnefoy, qui saluait récemment en lui le *Prince des musiciens* — honneur jadis réservé au seul Roland de Lassus :

« L'imperfection est la cime »

... Boulez demeure.

Robert Piencikowski

Éclat/Boulez

Pierre Boulez fut un saint.

Ceux qui purent l'approcher, ne fût-ce qu'un instant, en eurent conscience, et sans doute bien peu d'entre eux comprirent pourquoi. Mais même parmi ceux-ci, seuls lui rendirent honneur les hommes de bonne volonté. Car les autres réagirent à sa sainteté comme ce qui est foncièrement mauvais réagit toujours à ce qui est totalement bon et grand : ils le martyrisèrent. [...]

Il se situait si haut que les meilleurs eux-mêmes le dénigrèrent, incapables qu'ils étaient d'atteindre à sa hauteur. Car chez les meilleurs eux-mêmes, il est tant d'éléments impurs qu'ils ne peuvent respirer dans cette extrême région de pureté qui était déjà le royaume de Boulez au-dessus de cette terre. Que pouvait-on dès lors attendre des médiocres et des corrompus ? Des notices nécrologiques. [...]

Assez de détracteurs !

Vivons dans l'œuvre de Boulez ! Dans ce bain d'air pur !

Voici une foi qui nous élève ! Voici un homme qui eut la foi, qui crut en ses œuvres immortelles, qui crut en son âme éternelle. Je ne sais si notre âme est immortelle : cela, je le crois. Mais ce que je sais, c'est que de pareils hommes, des hommes aussi nobles que le furent Beethoven, Mahler et Boulez, croiront à une âme immortelle jusqu'à ce que la puissance de leur foi ait doté l'humanité d'une âme immortelle.

En attendant il nous reste des œuvres immortelles. Et nous saurons en prendre soin.

Arnold Schoenberg, *Pierre Boulez* « in memoriam », avec une intervention de Philippe Albèra (le texte original, *Gustav Mahler* « in memoriam » (1912), a été publié en français dans *Le style et l'idée*, trad. C. de Lisle, Paris, Buchet/Chastel, 1977, p. 348-349).

L'extrait suivant, inédit, provient d'une discussion avec Pierre Boulez qui suivait une conférence que j'avais faite (voir *dissonance* n° 103, 2008, qui reprend une partie de celle-ci) au Conservatoire National Supérieur de Paris, alors sous la direction d'Alain Poirier. Elle s'insérait dans un cycle au cours duquel musicologues et compositeurs étaient invités, à l'initiative de Frédéric Durieux.

Au début de cette conversation, j'avais posé la question à Pierre Boulez des contraintes qu'il s'imposait avant même de commencer le travail de composition, telles qu'elles ont été mises à jour par certains musicologues sur la base des esquisses déposées à la Fondation Sacher à Bâle (voir par exemple les analyses publiées dans Jean-Louis Leleu et Pascal Decroupet (éd.) : *Pierre Boulez, Techniques d'écriture et enjeux esthétiques*, Genève, Contrechamps, 2006).